

Puis il s'approcha de l'homme qui était tombé. C'était M. le Chevalier, le fils du seigneur. En un clin-d'œil tout le monde fut sur le lieu de la scène, des domestiques accoururent, le Bailly en tête, et l'on transporta le fils Barbezieux dans un carrosse arrêté près de là dans un tout autre dessein.

Le trouble était si grand et l'on s'empressait si bien autour du jeune seigneur que Thérèse, qui se mourait, n'eut auprès d'elle que son père. Simon et d'autres parents vinrent ensuite presser Etienne de s'enfuir. Il ne le voulut point, et leur montra sa fille sans parler. Un peu après il n'était plus temps : les gens du Bailly, venus pour se saisir de sa personne, l'arrachèrent d'auprès de sa fille avant qu'il eût la consolation de la voir reprendre ses sens. Heureusement des femmes émuës de compassion, malgré le Bailly, vinrent passer la nuit auprès d'elle. On jeta Etienne dans le plus noir cachot de la prison seigneuriale.

Le Bailly voulant de la promptitude dans cette affaire, ne perdit point son temps : il arrangea une histoire. M. de Barbezieux joignait les mains au nom de l'assassin ; il n'avait pu croire jusqu'alors à tout ce qu'on lui avait dit contre Etienne. Mais enfin cet homme avait tiré sur le fils de son seigneur, et quoique M. de Barbezieux ne fût pas fort édifié sur le compte du chevalier, il ne pouvait s'opposer à un prompt et terrible exemple. Le cas était clair, il avait cent témoins : le Bailly expédia tout en forme. Etienne fut condamné à être pendu à trois jours de là devant la porte du parc, à l'ancienne place du gibet seigneurial, qu'on n'avait pas revu depuis deux cents ans.

Il se trouva que M. le Chevalier n'avait qu'un bras cassé ; on fit venir un chirurgien qui réussit à le lui raccommoder fort mal, si bien qu'on vit bientôt qu'il en demeurerait estropié pour la vie. Il s'ensuivit, tant de la blessure que de l'opération, une forte fièvre qui mit le chevalier fort bas durant vingt-quatre heures, après quoi tout alla de mieux en mieux. Thérèse avait disparu de sa maison sans qu'on pût savoir ce qu'elle était devenue. Les uns disaient qu'elle était folle, d'autres qu'elle s'était jetée à l'eau. Ce dernier bruit s'accrédita.

Par je ne sais quelles précautions du Bailly, M. de Barbezieux se trouva resserré chez lui et gardé à vue pendant les trois jours qui devaient précéder la mort d'Etienne. Le concierge avait l'ordre de ne laisser monter personne sans avertissement ; les gardes veillaient dans les avenues, et s'ils repoussèrent quelqu'un, ils en gardèrent bien le secret.

Enfin, le jour fatal arriva. Vous vous figurez la consternation du pays sur un tel événement et un tel coupable. Le vieux seigneur faible et sensible, ne put pourtant consentir à demeurer chez lui dans cette cruelle matinée. Il prétendit une partie de chasse et sortit du château dès le point du jour.

Il n'avait avec lui que ses *rabatteurs* et son piqueur, un brave homme, à cheval comme lui, et qui n'était pas fâché non plus du prétexte, pour s'éloigner de l'exécution. M. de Barbezieux, ordinairement bavard et animé à la chasse, ne l'était guère en ce moment ; il était surtout importuné du bruit sinistre des cloches qui le poursuivaient dans les bois et qui sonnaient le glas des morts depuis le lever de l'aube.

—Ecartons-nous, dit-il au piqueur, ce bruit de cloches me fend le cœur.

Il piqua son cheval, mais aussitôt une sorte de spectre échelvé, couvert de lambeaux, s'élança d'entre les arbres et courut à lui en jetant des cris. Une femme vint se jeter à genoux sous les pieds du cheval effarouché.

—Je suis la fille d'Etienne ! s'écria-t-elle.

M. de Barbezieux, qui l'avait crue morte, frémit jusque dans la moëlle des os. Il se remit en écoutant cette malheureuse ; puis tout à coup les hommes qui étaient présents, et que la frayeur avait retenus plus loin, le virent descendre, relever la pauvre fille, prendre des papiers qu'elle lui offrait, y jeter les yeux et revenir vers eux en pleurant comme un enfant. Il dit quelques mots à l'oreille du piqueur, qui partit à bride abattue.

Mais le Bailly avait si bien pris ses mesures qu'il avait fait avancer l'exécution de trois grandes heures ; le motif n'en était autre que la prétendue chasse de M. de Barbezieux. Les amis, les parents d'Etienne, et ils étaient en grand nombre, s'étaient enfermés chez eux, livrés à la honte et au désespoir, et soupçonnant là-dessous quelque invention diabolique, à cause des bruits qui avaient couru sur Thérèse et les visites mystérieuses qu'on prétendait avoir surprises. D'autres s'étaient fait un devoir cruel d'assister le pauvre Etienne jusqu'au dernier moment, comme ils l'auraient conduit au cimetière. Enfin, soit curiosité, compassion ou grossière avidité de pareils spectacles, la foule s'était amassée dès le matin à la porte du parc. On était venu de cinq lieues à la ronde, et ce n'était qu'allées et venues du lieu de la potence à la basse porte de la prison.

A huit heures, cette porte s'ouvrit ; quelques gardes de la maréchaussée, le Bailly, son greffier, son tambour parurent, formant cortège. Etienne était au milieu d'eux, les mains liées comme un scélérat, ce qui choqua beaucoup. Il était pâle, abattu, mais calme, l'œil net, le front haut et les gens qui le connaissaient disaient qu'il devait songer à sa fille. C'était lui qui était obligé d'encourager à chaque pas M. le curé, qui ne faisait que sangloter ; et quand il levait les yeux sur un visage de connaissance il lui faisait un triste adieu de la tête.

La foule se repliait derrière lui, en sorte que tous les spectateurs grossirent le cortège jusqu'au lieu du supplice. Incontinent, le ban fut battu par le tambourin, le greffier lut la sentence, Etienne embrassa le bon curé qui n'en pouvait plus ; mais alors on entend des cris... Ici la scène du *Déserteur*, si vous connaissez le *Déserteur*, interrompit M. B..., à moins que vous ne préfériez *Barbe-Bleue*.... Un cavalier s'approchait ventre à terre ; il s'arrête en faisant des signes de la main, il descend, dit quelques mots au sergent ; en

détache les mains d'Etienne, et l'on met les menottes à M. le Bailly. La foule, sans savoir de quoi il s'agit, pousse un long cri de joie ; cela devait être. On trépigne, on s'embasse, et l'on suit le patient qu'on ramenait au château, l'un derrière l'autre.

Bientôt on est instruit : l'abomination, découverte, court de bouche en bouche avec tous ses détails. Etienne reparait au milieu des siens : on l'enlève, on l'embrasse : on n'était pas un de ceux qui l'allaient voir pendre, qui l'eût cru coupable un moment. Le délire de la joie et de la surprise était si grand, qu'on se mit, séance tenante, à former des danses sous les fenêtres du château.

Or, voici cependant ce qui se passait dans le logis. L'affaire étant éclaircie en quelques paroles, rien n'était plus aisé que de surseoir d'abord et de faire ensuite casser la sentence ; M. de Barbezieux renvoya Etienne comme on a vu, en se chargeant de mettre fin à tout ceci. Toutefois il interrogea le valet-de-chambre de son fils, s'instruisit des derniers détails de l'intrigue, et y trouva la parfaite confirmation des rapports de Thérèse et l'innocence de son fermier. Frémissant alors de l'iniquité qui aurait pu se consommer en son nom, et s'échauffant là-dessus, comme il arrive aux gens faibles, il prit une résolution violente. Il mit Thérèse dans les mains des femmes du château, afin qu'on réparât l'affreux désordre de ses vêtements, et même il voulut qu'on la fit belle, ce qui fut aisé avec les nippes qu'avait laissées Mme. de Barbezieux et la bonne volonté des femmes en pareil cas.

Thérèse, après avoir embrassé son père, sûre de l'avoir sauvé, ivre de joie, se laissait faire docilement sans trop savoir ce qu'on voulait d'elle. M. de Barbezieux vint la prendre, lui donna respectueusement la main, la laissa dans une pièce qui précédait la chambre de son fils, et pénétra seul chez le malade ; il le trouva dans un grand fauteuil, enveloppé de sa robe de chambre et causant amicalement avec M. le curé, qui l'avait rarement quitté depuis l'accident, et qui probablement lui venait de conter le grand événement de la journée.

—Vous n'êtes point de trop, M. le curé, dit le vieux seigneur en entrant, puis s'adressant à son fils : Eh bien, Monsieur, j'apprends votre histoire, et pourquoi ce malheureux Etienne a tiré sur vous. Vous ne m'avez laissé que le temps de punir un scélérat, et de sauver un honnête homme de la potence.

—Vraiment, mon père, j'en suis charmé, je le disais tout à l'heure à M. le curé, c'est un fort brave homme et j'aurais...

—Et vous avez poussé les choses jusque là sans m'avertir ! vous m'avez dupé avec un scélérat ! Vous auriez laissé périr ce brave homme du dernier supplice, chargé de l'exécution publique !

—Vous savez, mon père, dans quel état j'étais. Ce Bailly s'est bien pressé ; mon intention....

—Monsieur ! interrompit sévèrement M. de Barbezieux, de si grands maux exigent de grandes réparations. Vous avez poursuivi de vos séductions une honnête fille, vous l'avez compromise, vous l'avez ruinée : il faut que vous l'épousiez.

—Ah ! pour le coup, Monsieur, dit le Chevalier en riant, permettez-moi, malgré le respect que je vous dois...

—Et qui voulez-vous qui l'épouse, si ce n'est vous ?

—Je suppose que vous voulez plaisanter ; je ne puis croire qu'il soit autrement question de me donner pour femme, à moi, la fille d'un laboureur.

—Je ne plaisante point, et vous l'épouserez, et je l'ai résolu. N'avez-vous pas osé de dire que vous l'aimiez ?

—Je ne m'en dédis pas ; mais avec le nom que j'ai l'honneur de porter...

—Avec le nom que vous avez l'honneur de porter, mais qui n'a nul honneur d'être porté par vous, sauf meilleur avis et ne vous déplaît ! Monsieur, quand je veux bien déroger, moi, votre père, capitaine de frégate au service du roi de France, il me semble que vous n'avez rien à dire, et vous pouvez bien passer par la même porte sans vous baisser. Mais voilà comme il en va de nos petits Messieurs ; ils sont tout feu et tout flammes pour le bonheur de l'humanité, ils ne prêchent que l'affranchissement des peuples et la destruction des préjugés ; plus de rang, plus d'obéissance, plus de respect ! Mais sitôt qu'il s'agit de donner la main à un honnête homme en veste, prrrr, mes philosophes se rengorgent et font la pirouette. Je dis honnête homme, entendez-vous, or celui-ci compte trente-six quartiers de cette noblesse, et je doute qu'il y ait beaucoup de vos francs gerge-de-pigeon qui recouvrent des cœurs comme le sien.

—Honnête homme tant qu'il vous plaira, mon père, mais encore est-il des convenances....

—Et de vos convenances, qui ne sont que l'excuse d'une sottise vanité en face du vrai mérite de la vraie vertu !

M. de Barbezieux, échauffé, s'était monté à des éclats de voix qui firent retentir cette dure réplique ; le chevalier, poussé à bout, lui répondit sur le même ton.

Hé bien ! Monsieur, puisque vous prenez la chose sur ce pied, il faut bien vous dire que je n'y consentirai jamais.

—Hé bien ! Monsieur, je vous ferai voir que je suis le maître, et que je vous épargnerai à grand tort des châtimens que vous n'avez que trop mérités. Je ne vous reconnais plus pour mon fils ; je vous raye de ma famille, je vous ôte mes biens, je vous chasse de ma maison comme un homme qui en a souillé l'honneur et qui a fait un faux....

Comme M. de Barbezieux tirait avec fureur un papier de sa poche, la